

DANGEREUSES AFFINITÉS

Meredith WILD

DANGEREUSES AFFINITÉS

La série « Hacker »
Acte 1

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Collin

Michel
LAFON

À paraître dans la même série :

Fatales Attractions, tome 2 (septembre 2015)

Titre original :

Hardwired (The Hacker Series, book 1)

© 2013, Meredith Wild

© Éditions Michel Lafon, 2015, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti

CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine

www.michel-lafon.com

À Maman,
pour m'avoir supplié d'écrire.

Chapitre un

– Quelle journée parfaite ! dis-je.

L'hiver marquait le pas à Boston, et le printemps approchait. Le campus avait repris vie et grouillait d'étudiants, de touristes et d'autochtones.

Beaucoup portaient toujours leur toge de la cérémonie de remise des diplômes de l'après-midi que, pour ma part, je m'efforçais encore d'assimiler. Tout paraissait irréel, depuis les adieux doux-amers adressés aux amis jusqu'à l'anticipation des problèmes du monde réel qu'il allait falloir affronter dans les jours à venir.

Une myriade d'émotions me parcourut. Fierté, soulagement, angoisse. Mais surtout, le bonheur. De vivre cet instant. D'avoir Marie à mes côtés.

– Tu l'as décroché, et personne ne le mérite plus que toi, Erica.

Marie Martelly, la meilleure amie de ma mère et ma sauveuse, me serra brièvement la main en glissant son bras sous le mien.

Grande et mince, Marie dominait ma silhouette menue. Sa peau douce était de la couleur du cacao, et ses cheveux bruns étaient noués en une multitude de courtes nattes ; un style qui exprimait à la fois son éternelle jeunesse et un certain éclectisme. De l'extérieur,

personne ne pouvait imaginer qu'elle était devenue ma mère de substitution depuis près d'une décennie.

Au fil des années, je m'étais souvent dit que ne pas avoir de parents valait peut-être mieux que d'en avoir du genre de ceux dont j'entendais parler, ou que je pouvais rencontrer : les parents de mes camarades pouvaient être très autoritaires, ou physiquement trop présents, mais émotionnellement absents, ou assez âgés pour être mes grands-parents, creusant un sérieux fossé générationnel. Exceller semblait infiniment plus facile en étant orpheline.

Marie était différente. Durant toutes ces années, elle m'avait toujours apporté la juste mesure de son soutien. Elle m'écoutait raconter les petits drames de la vie, me lamenter sur mon travail et mes examens, mais sans jamais me mettre la pression. Elle savait à quel point je pouvais me la mettre seule.

On descendit les allées étroites qui sillonnaient le campus de Harvard. Une douce brise soufflait à travers les arbres feuillus, qui bruissaient au-dessus de nous.

– Merci d'être là, avec moi, aujourd'hui, dis-je.

– Ne sois pas ridicule, Erica ! Je n'aurais raté cela pour rien au monde. Tu le sais bien.

Elle me sourit et m'adressa un clin d'œil.

– Et puis, j'ai toujours aimé revisiter mon passé. Je ne sais même plus quand je suis venue pour la dernière fois sur ce campus. Ça me rajeunit !

Je ris de son enthousiasme. Il n'y avait que Marie pour revenir dans son *alma mater* et s'en sentir rajeunie, comme si le temps n'avait pas passé.

– Tu es encore jeune, Marie.

– Oh, sans doute ! Mais la vie va quand même trop vite. Tu t'en apercevras bien assez tôt. (Elle soupira doucement.) Tu es prête à faire la fête ?

– Absolument. Allons-y, acquiesçai-je.

On franchit les portes du campus pour héler un taxi qui nous mena au centre de Boston, de l'autre côté de la rivière Charles. Quelques minutes plus tard, nous pouissions les lourdes portes de bois de l'un des meilleurs grils de la ville. Comparé aux rues encore ensoleillées, le restaurant était sombre et frais, une impression de raffinement se dégageait d'un discret murmure ambiant de la clientèle du soir.

On s'installa avec nos menus et on passa commande. Le serveur nous apporta vite deux verres de scotch frappé de seize ans d'âge – boisson à laquelle j'avais pris goût suite aux très nombreuses invitations à dîner de Marie. Après des semaines à frôler l'overdose de café et de plats à emporter, rien ne valait mieux qu'un verre de whisky accompagné d'une belle pièce de viande.

Je m'amusai à tracer des lignes avec la buée de mon verre, en me demandant à quoi cette journée aurait ressemblé si ma mère avait été encore en vie. Je serais peut-être encore à Chicago, je mènerais une existence totalement différente.

– Quelque chose te préoccupe, mon bébé ?

La voix de Marie me ramena sur terre.

– Rien. Je regrette simplement que maman ne soit pas là, dis-je doucement.

Marie prit ma main posée sur la table.

– Nous savons toutes les deux à quel point Patricia aurait été fière de toi. Tellement fière.

Personne n'avait mieux connu ma mère que Marie. Même si la vie les avait géographiquement séparées à la fin de leurs études, elles étaient restées proches – jusqu'à la fin.

J'évitai son regard, refusant de succomber aux émotions qui tendaient à m'emporter comme une lame de fond à chaque événement important. Je ne voulais pas pleurer, pas aujourd'hui. C'était un jour heureux, quoi qu'il advienne. Un jour que je n'oublierai jamais.

Marie lâcha alors ma main et leva son verre, ses yeux s'illuminant.

– Et si l'on portait un toast à cette prochaine étape de ta vie ?

Je levai mon verre à mon tour, et souris par-delà la tristesse, laissant soulagement et gratitude remplir ce vide dans mon cœur.

– À ma nouvelle vie !

Je trinquai avec Marie et pris une longue gorgée, appréciant la brûlure de l'alcool dans ma gorge.

– Et puisqu'on en parle, quelle est la prochaine étape, Erica ?

Je laissai se rassembler mes pensées et les pressions auxquelles j'étais confrontée m'apparurent.

– Eh bien, cette semaine sonne l'heure de vérité avec Angelcom, ensuite il faudra aussi que je décide où m'installer...

– Tu peux toujours venir vivre chez moi pour un temps.

– Je sais, mais j'ai besoin d'organiser mon propre espace. Il me tarde, en fait.

– Des idées ?

– Pas vraiment, mais il faut que je m'éloigne de Cambridge.

Harvard resterait un bon souvenir, mais j'avais besoin de voir de nouvelles têtes après ces années universitaires. J'avais passé cette dernière année à me surpasser en jonglant avec ma thèse, la création d'une entreprise et les habituelles limites d'un épuisement

physique et intellectuel. J'étais donc impatiente d'entamer la prochaine partie de ma vie, et elle serait très loin du campus.

– Je n'ai aucune envie de te voir partir, mais es-tu sûre de vouloir rester à Boston ?

– Certaine, opinai-je. Les affaires m'entraîneront peut-être à New York ou en Californie, mais pour l'instant, je suis heureuse ici.

Boston pouvait être une ville dure. Les hivers y étaient longs et rudes, mais les gens y étaient forts, courageux et souvent d'une totale franchise. Au fil du temps, j'avais fini par en faire partie. Il m'était inconcevable de changer de ville d'adoption sur un simple coup de tête. D'autant que sans parents chez qui rentrer, Boston était devenu mon port d'attache.

– Il t'arrive d'envisager de repartir à Chicago ?

– Non.

Je mâchai ma salade en silence, un temps, en m'efforçant de ne pas penser à ceux qui auraient pu venir me soutenir aujourd'hui.

– Il n'y a plus réellement qui que ce soit pour moi, là-bas. Elliot s'est remarié et a des enfants, maintenant. Et la famille de Maman a toujours été... eh bien, tu sais, distante.

Depuis le jour où Maman était revenue de la fac vingt et un ans plus tôt, fraîchement enceinte et sans projet de mariage, ses relations avec ses parents s'étaient tendues – pour ne pas dire plus. Mes rares souvenirs d'enfance avec mes grands-parents étaient eux aussi empreints de gêne, marqués par la façon dont j'étais entrée dans leur vie. Maman n'évoquait jamais mon père – si les circonstances avaient été suffisamment contrariantes pour qu'elle garde le silence, ne rien savoir était probablement préférable. Du moins,

c'était ce que je me disais lorsque la curiosité hantait trop mes pensées.

La tristesse dans le regard empathique de Marie reflétait la mienne.

– Elliot te donne des nouvelles ?

– Généralement pour les fêtes. Les deux petits monopolisent tout son temps.

Elliot était le seul père que j'avais jamais eu. Il avait épousé ma mère alors que j'étais encore toute petite, et nous avons longtemps formé une famille heureuse. Mais à peine un an après le décès de ma mère, il s'était senti débordé par la perspective d'élever, seul, une adolescente, et m'avait inscrite dans un pensionnat de la côte est avec l'argent de mon héritage.

– Il te manque, dit-elle doucement, comme si elle lisait dans mes pensées.

– Parfois, oui. Lui et moi n'avons jamais eu l'occasion d'être une vraie famille après la disparition de Maman.

Je me souvenais très bien à quel point nous nous étions retrouvés perdus et désemparés à son décès. Aujourd'hui, nous n'étions liés que par le souvenir de son amour, un souvenir qui s'effaçait un peu plus chaque année.

– Il a cru bien faire, Erica.

– Je sais, je ne l'en blâme pas. Nous sommes tous les deux heureux, et c'est tout ce qui compte.

Avec un diplôme et une entreprise à mon actif, je ne regrettais rien du choix d'Elliot. Cela m'avait aiguillée sur le chemin où j'étais aujourd'hui – mais rien ne pouvait changer le fait que nous nous étions éloignés au fil des années.

– Alors, parlons plutôt de ta vie amoureuse, trancha Marie en m’adressant un sourire chaleureux, ses yeux noisette brillant dans la lumière diffuse du restaurant.

Je ris, sachant qu’elle aimerait connaître le moindre détail si toutefois j’avais eu une bonne nouvelle à lui annoncer...

– Rien à signaler, malheureusement. Et si nous parlions plutôt de la tienne ?

Je savais qu’elle mordrait à l’hameçon.

Son regard s’illumina et elle se répandit sur son nouveau chevalier servant : Richard, un grand reporter de près de dix ans son cadet – ce qui ne me surprit pas. Marie était non seulement en excellente forme pour son âge, mais surtout très jeune dans sa tête. J’oubliais parfois qu’elle avait l’âge de ma mère.

Pendant qu’elle papotait, je goûtai mon plat qui me transporta. Celui-ci était parfaitement préparé et servi dans une sauce au vin rouge, le filet sur l’os fondait presque dans ma bouche. Il contrebalançait en un sens mon abstinence sexuelle de ces derniers mois. Et à supposer que cela soit encore nécessaire, les fraises au chocolat sur lesquelles on termina le repas étaient un pur délice.

La fac m’avait offert de nombreuses opportunités de vivre de petites aventures, mais contrairement à Marie, je ne cherchais pas réellement le grand amour. Et maintenant que j’avais la charge d’une entreprise, le temps manquait pour entretenir une vie sociale, et encore plus une vie sexuelle. Ainsi, je vivais par procuration à travers Marie, et j’étais sincèrement heureuse qu’elle eût un nouveau compagnon pour mettre un peu de piquant dans sa vie.

À la fin du repas, on décida de s'attendre à l'extérieur après que Marie s'était rafraîchie. Je me dirigeai vers la sortie, heureuse et un peu émoustillée. Je dépassai le maître d'hôtel et me retournai lorsqu'il me remercia d'être venue.

Un instant après, je heurtai de front l'homme qui entraît par la grande porte.

Il me rattrapa par la taille, me maintenant sur pied pendant que je reprenais mon équilibre.

– Désolée, je...

Mes excuses tournèrent court lorsque nos regards se croisèrent : ses yeux d'un hallucinant tourbillon de vert et de noisette me submergèrent, m'ôtant les mots de la bouche. Sublime. Cet homme était beau à tomber.

– Tout va bien ?

Sa voix vibra en moi et parcourut tout mon corps. Mes genoux mollirent sous le choc. En réaction, son bras se raffermi contre ma taille, rapprochant nos corps. Ce qui ne m'aida pas du tout à retrouver mes esprits. Mon rythme cardiaque s'emballa alors qu'il me tenait toujours, possessif et confiant, comme s'il s'était accordé le droit de me garder là aussi longtemps qu'il le désirait.

Une infime partie de moi, celle qui ne résonnait pas de désir pour cet homme mystérieux, voulait s'effusquer de son effronterie, mais toute pensée rationnelle fut obscurcie lorsque j'observai son visage. À l'exception de ses cheveux bruns indisciplinés, tout en lui évoquait l'homme d'affaires, avec son veston anthracite par-dessus une chemise blanche légèrement déboutonnée. Tout en lui sentait le luxe. Il exhalait le luxe.

Trop bien pour toi, Erica, chantonna une petite voix, me rappelant que c'était à mon tour de parler.

– Tout va bien, oui, désolée.

– Vous n'avez aucune raison de l'être, murmura-t-il d'une voix séduisante, en esquissant un sourire.

Ses lèvres étaient finement dessinées et pleines de promesses, il était impossible de les ignorer alors que mon visage était à quelques centimètres du sien. Il humecta sa lèvre inférieure en faisant glisser sa langue, je restai bouche bée, muette. Bon sang ! Il transpirait d'une charge sexuelle qui me fit l'effet d'autant de lames de fond !

– Monsieur Landon, votre table est prête.

Pendant que le maître d'hôtel attendait sa réponse, je repris suffisamment mes esprits pour me redresser, certaine de pouvoir de nouveau me tenir debout. Je m'appuyai de la main sur sa poitrine, ferme et puissante, et ce, même à travers sa veste. Il relâcha son emprise, ses mains laissèrent une traînée de feu sur mes reins en quittant doucement mon corps.

Doux Jésus. Le dessert n'existait déjà plus face à cet homme.

Il fit un signe de tête en direction du maître d'hôtel en détournant à peine ses yeux de moi, me laissant subjuguée par l'intensité de ce lien entre nous. De manière irrationnelle, je désirais retrouver le contact de ses mains, qu'elles reprennent immédiatement possession de mon corps.

Si un simple contact me troublait à ce point, que présager d'un moment au lit avec lui ? Un instant, je me demandai s'il y avait un coin libre dans une arrière-salle, à proximité. On pourrait avoir la réponse tout de suite...

– Par ici, monsieur, dit le maître d’hôtel en invitant mon sauveur à le suivre.

Il s’éloigna dans un mouvement naturellement élégant, provoquant en moi un frisson qui me parcourut de la tête aux pieds.

Marie me rejoignit alors que je le regardai s’éloigner, une image qui ne se dissiperait pas de sitôt. Je voulus paraître embarrassée, mais j’étais en réalité satisfaite de mon inaptitude à me déplacer sur des talons de douze centimètres.

En lieu d’une vie amoureuse, cet homme mystère allait être l’objet de mes fantasmes à venir...

* * *

Je grimpai les larges marches de granit des escaliers de la bibliothèque et traversai les couloirs jusqu’au bureau du professeur Quinlan. Il était concentré sur l’écran de son ordinateur lorsque je frappai à la porte.

– Erica ! Ma créatrice de start-up préférée ! s’exclama-t-il en faisant tourner son fauteuil.

Son accent irlandais s’était atténué au fil des années passées aux États-Unis. Je continuai d’en adorer les nuances et dégustai chaque mot.

– Raconte-moi à quoi ressemble la liberté.

Je souris brièvement, rassérénée par sa joie sincère de me voir. Quinlan était un bel homme d’une cinquantaine d’années, avec des cheveux poivre et sel et des yeux bleu pâle chaleureux.

– J’essaie encore de m’y habituer, à vrai dire. Et vous ? Quand commence votre congé sabbatique ?

– Je prends l’avion pour Dublin dans quelques semaines. Il faudra que tu me rendes visite si tu as le temps, cette année.

– J’adorerais, évidemment, répondis-je.

À quoi allait pouvoir ressembler cette année ? À l’évidence, j’allais être confrontée au cap fatidique des premières douleurs de la croissance auxquelles mon entreprise serait sujette, mais à part cette perspective, je ne savais vraiment pas à quoi m’attendre.

– Je ne sais pas trop pourquoi, mais cela me fera sans doute une drôle d’impression de vous revoir en dehors du campus, professeur.

– Je ne suis plus ton professeur, Erica. Appelle-moi Brendan, s’il te plaît. Je suis maintenant ton ami et ton mentor, et j’espère que nous aurons souvent l’occasion de nous rencontrer hors de ces murs.

Les paroles du professeur furent un choc, et ma gorge se serra. Bon sang, les événements à forte charge émotionnelle se succédaient, cette semaine.

Quinlan avait été un soutien incroyable ces dernières années : il m’avait guidée dans mes études et avait établi de nombreux contacts utiles au développement de mon entreprise. Un fervent supporter inépuisable qui avait toujours été là quand il le fallait.

– Je ne pourrai jamais assez vous remercier. Je veux que vous le sachiez.

– Aider des gens comme toi est ce qui me tire du lit le matin. Et puis, c’est mieux que le pub, dit-il avec un sourire espiègle qui révéla sa fossette.

– Et Max ?

– Eh bien, son goût marqué pour l’alcool et les femmes excède malheureusement de beaucoup son ambition dans le monde des affaires, mais il semblerait qu’il a su reprendre le dessus, en fin de compte. Je ne sais pas si j’y ai participé – peut-être. Ils ne peuvent pas tous être comme toi, ma chère.

– Je m’inquiète tellement de la pérennité de ce projet, reconnus-je, espérant timidement qu’il aurait des dons de voyance dont je ne disposais pas.

– Je ne doute pas un seul instant que tu trouveras le succès, d’une façon ou d’une autre. Si ce n’est pas là, ce sera ailleurs. Aucun de nous ne sait où la vie va le mener, mais tu fais des sacrifices et tu travailles dur à la réalisation de tes rêves. Tant que tu leur resteras dévouée, que tu les garderas au premier plan de tes pensées, tu iras dans la bonne direction. Du moins, c’est ce que je me dis.

– Ça me va.

J’étais tendue à cause de la perspective de la réunion prévue le lendemain, un quitte ou double pour ma société, et pour moi. J’avais besoin de tous les encouragements possibles.

– Je te préviendrai dès que j’aurai du nouveau, promit-il.

J’oscillais entre soulagement et découragement, sachant qu’il pouvait se sentir parfois aussi désarmé que je l’étais en cet instant.

– En attendant, voyons ce que tu as prévu pour notre ami Max demain.

Il fit un signe en direction du dossier que j’avais sur les genoux et dégagea un espace sur son bureau.

Je sortis mon plan de développement et mes notes, et on se mit au travail.

Chapitre deux

La réceptionniste d'Angelcom Venture Group m'adressa un regard interrogateur avant de me conduire à la salle de conférences, au bout du couloir. Je m'examinai une dernière fois, m'assurant que rien ne dépasse. Jusque-là, tout se passait bien.

– Installez-vous confortablement, mademoiselle Hathaway. Les autres ne devraient plus tarder.

– Merci, répondis-je poliment, heureuse que la salle soit encore déserte.

Je pris une profonde inspiration en laissant glisser mes doigts le long de la table de conférence, sous une rangée de fenêtres qui dominaient le port de Boston. Une certaine fascination se mêlait à une anxiété croissante. Sous peu, j'allais me trouver face au gotha des investisseurs les plus riches et les plus influents de la ville. J'avais l'impression d'être tellement éloignée de mon univers que ce n'en était même plus drôle. Je repris une longue inspiration et agitai nerveusement les mains, espérant que mon corps se détende un peu.

– Erica ?

Je fis volte-face. Un jeune homme d'à peu près mon âge, les cheveux blonds soigneusement coiffés d'une raie sur le côté, les yeux bleu sombre, vêtu

d'un impressionnant costume trois-pièces, s'approcha de moi et me serra la main.

– Vous devez être Maxwell.

– S'il vous plaît, appelez-moi Max.

– Le professeur Quinlan est intarissable à votre sujet, Max.

– N'en croyez pas un mot, répliqua-t-il dans un rire qui révéla ses dents impeccablement blanches, en parfait contraste avec un bronzage qui me fit me demander combien de temps il passait réellement en Nouvelle-Angleterre.

– Il a été élogieux sur toute la ligne, mentis-je.

– C'est aimable à lui, je lui en sais gré. Ce doit être votre première présentation ?

– En effet.

– Vous vous en sortirez bien. N'oubliez pas : la plupart d'entre nous ont été un jour dans votre situation.

Je souris et hochai la tête, me doutant que les chances que Maxwell Pope, héritier du magnat du transport Michael Pope, ait eu à faire une présentation pour obtenir deux millions de dollars de la part de quelqu'un d'autre que son père étaient proches du néant. Néanmoins, il était à l'origine de ma présence ici ce matin-là, et je lui en étais reconnaissante. Quinlan savait quel levier activer pour obtenir une telle faveur.

– Servez-vous. Les viennoiseries sont excellentes, dit-il en indiquant d'un geste l'opulent buffet de petit déjeuner dressé le long d'un mur.

Mais le nœud dans mon estomac avait une tout autre opinion. Je devais contrôler mes nerfs : je n'avais même pas pu avaler un café le matin.

– Merci, mais je n'ai besoin de rien.

Les autres investisseurs arrivèrent au compte-gouttes. Max me les présenta, et je fis de mon mieux pour

engager la conversation, en maudissant en silence Alli, ma meilleure amie et associée, actuellement en congé, responsable de la partie commerciale. Alli était capable d'entretenir une conversation convaincante en mangeant un bol de soupe, quand, moi, je n'avais en tête que faits et chiffres que je devais défendre ; ce qui était loin d'être idéal pour échanger avec des gens que je n'avais jamais rencontrés.

Lorsque tous commencèrent à s'installer autour de la table de conférence, je me plaçai à l'autre bout, organisant et vérifiant mes papiers pour la énième fois. Je regardai la pendule sur le mur devant moi. J'avais moins de vingt minutes pour convaincre ce petit groupe d'étrangers que je méritais leurs investissements.

Le brouhaha perdit de son intensité. Je regardai Max en quête d'un signe qui m'indiquerait quand commencer. Il me montra d'un regard la chaise restée vide au centre, en face de moi.

– Nous attendons Landon.

Landon ?

La porte s'ouvrit. Putain de merde. Je perdis le goût de l'oxygène.

Mon homme mystère, un mètre quatre-vingt-trois de perfection masculine, sans rien de commun avec ses collègues en costume. Son col ouvert soulignait des épaules et une poitrine sculpturales, et son jean délavé s'accordait à merveille avec son allure. Ma peau frissonna à l'idée d'être de nouveau enlacée par ces bras – accidentellement ou pas.

Armé d'un café glacé géant, il se laissa tomber dans le siège en face de moi, apparemment indifférent d'être en retard et ne se souciant pas des formalités. Il m'adressa un rapide sourire entendu. Il était

complètement différent du fringant homme d'affaires sur lequel j'avais eu la chance de tomber l'autre soir. On avait l'impression qu'il sortait du lit vu sa coiffure : les cheveux brun sombre rebiquant dans tous les sens et n'attendant plus que mes doigts pour les dompter. Je me mordis la lèvre pour tenter de maîtriser l'élan instinctif qui me poussait à apprécier le corps de cet homme.

– Voici Blake Landon, dit Max. Blake, Erica Hathaway. Elle est venue présenter son réseau social de mode, Clozpin.

Il prit son temps avant de répondre.

– Un nom intéressant. C'est toi qui l'as amenée ?

– Oui, nous avons un ami commun à Harvard.

Blake hocha la tête, me happant d'un regard scrutateur qui me fit instantanément fondre. Il s'humecta les lèvres, et ce geste eut exactement le même effet sur moi que la première fois.

Je pris une profonde inspiration et croisai les jambes, parfaitement consciente des sensations qu'il provoquait entre celles-ci. Reprends-toi, Erica. Mon énergie liée ici à une forte nervosité formait une boule dans mon estomac et venait d'imploser en une fulgurante ardeur sexuelle dont les vibrations résonnaient du bout de mes doigts jusqu'à mon entrejambe.

J'expirai lentement et lissai d'un geste les manches de ma veste noire, me réprimandant en silence d'être tombée ainsi en pâmoison à un moment si inopportun.

J'entamai maladroitement ma présentation. Je parlai du postulat de départ du site Web, puis décrivis succinctement les grandes lignes de notre politique commerciale de cette première année, poursuivis sur la croissance exponentielle qui en avait résulté, essayant

désespérément de rester concentrée. Chaque fois que je croisais le regard de Blake, mon cerveau se déconnectait.

Au bout d'un moment, il m'interrompit.

– Qui a développé le site ?

– Mon cofondateur, Sid Kumar.

– Et où est-il ?

– Malheureusement, mes cofondateurs n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui.

– Donc vous êtes la seule de l'équipe à vous concentrer sur le projet à ce jour ?

Il fronça les sourcils et se laissa aller en arrière dans son fauteuil, m'offrant une meilleure vue de son torse. Je me forçais à ne pas me laisser hypnotiser.

– Euh... non !

Je cherchais mes mots pour formuler une réponse honnête.

– Nous venons d'achever nos études, notre engagement pour les mois à venir dépend, en grande partie, de la solidité financière de notre projet.

– En d'autres termes, leur implication dépend du financement.

– En quelque sorte.

– Ainsi que la vôtre ?

– Non, tranchai-je aussitôt.

Ce qu'il sous-entendait me fit instantanément réagir : j'avais voué ma vie à ce projet durant des mois, en ne pensant à rien d'autre.

– Poursuivez, reprit-il en m'y invitant d'un signe.

Je pris une profonde inspiration en jetant un coup d'œil à mes notes pour retrouver le fil.

– À ce stade de notre évolution, nous recherchons une injection de capitaux pour développer le marketing et augmenter la croissance et le chiffre d'affaires.

- Quel est votre ratio de convertissement ?
- De visiteur à utilisateur enregistré, environ vingt pour cent.
- D'accord, mais pour les clients payants ? m'interrompit-il.
- Environ cinq pour cent de nos utilisateurs ouvrent un compte pro.
- Comment prévoyez-vous d'améliorer cela ?

Je tapotai nerveusement du bout des doigts sur la table, m'efforçant de retrouver mes moyens. Chaque question qu'il posait ressemblait à un test ou à une insulte, réduisant à néant tous les encouragements que je venais de me marteler en tête pour préparer cette réunion. Au bord de la panique, je tournai mon regard vers Max, espérant trouver un signe de réconfort. Il semblait légèrement amusé par ce que je supposais être l'ordinaire de monsieur Landon. Les autres regardaient leurs notes d'un air absent, sans trahir le moindre signe d'une opinion, bonne ou mauvaise.

L'espace d'une seconde, je m'étais dit que notre rencontre de l'autre soir constituerait un bon point pour moi. Apparemment pas. Mon homme mystère semblait finalement être un pauvre type.

– Tous nos efforts se sont concentrés sur le développement et le maintien de notre communauté d'utilisateurs de base qui, comme je l'ai dit, croît exponentiellement. En disposant d'une clientèle potentielle solide, nous espérons attirer plus de vendeurs et de marques du secteur, et augmenter ainsi les adhésions payantes.

Je marquai une pause, escomptant une nouvelle interruption, mais le téléphone de Blake Landon s'alluma en silence, provoquant une distraction

bienvenue. Soulagée de ne plus être sous son microscope, je conclus par une analyse de la concurrence et des projections financières avant la fin du temps imparti.

Un silence troublant s'abattit. Blake but une gorgée de café, neutralisa l'écran de son téléphone qu'il reposa sur la table.

– Vous sortez avec quelqu'un ?

Mon cœur résonna d'un coup dans ma poitrine et mon visage devint écarlate, comme si je venais d'être prise sur le vif en classe en pleine interrogation.

Est-ce que je sors avec quelqu'un ? Je lui adressai un regard abasourdi, incertaine d'avoir compris toutes les implications de sa question.

– Pardon ?

– Les relations peuvent être des éléments perturbateurs. Si vous deviez obtenir de ce groupe des financements, ce pourrait être un facteur susceptible d'affecter votre potentiel de croissance.

Je n'avais pas mal entendu. Comme si être la seule femme dans la salle ne constituait pas déjà une pression suffisante, il fallait encore qu'il braque un projecteur sur ma vie amoureuse. Connard misogyne. Je serrai les dents pour me retenir de l'insulter. Je ne pouvais pas perdre mon sang-froid, mais je n'allais pas non plus laisser passer un comportement aussi inapproprié en souriant.

– Je peux vous garantir, monsieur Landon, que je m'implique à cent pour cent dans ce projet, répondis-je d'une voix lente et posée. (Je soutins son regard, m'efforçant de lui exprimer mon mécontentement.) Avez-vous d'autres questions sur ma vie privée qui participeraient à votre décision de ce jour ?

– Non, je ne crois pas. Max ?

– Hum... non. Je crois que nous avons fait le tour. Messieurs, êtes-vous prêts à prendre une décision ? dit Max en souriant à l'assemblée.

Les trois autres hommes en costume hochèrent la tête, firent l'éloge, l'un après l'autre, de mes efforts et exprimèrent leur décision de ne pas donner suite.

Blake me regarda dans les yeux, marqua une pause avant de livrer son verdict aussi nonchalamment qu'il venait de dévaster ma matinée...

– Sans moi.

Mes feux de panique s'éteignirent et les larmes me montèrent aux yeux, rapidement relayées par ma petite voix intérieure : celle-ci préparait un discours d'adieu pour monsieur Landon qui lui indiquait d'aller se faire voir !

Je me tournai vers Max, dans l'attente du coup de grâce.

– Eh bien, Erica, j'ai l'impression que vous avez créé là une superbe communauté, et j'aimerais en savoir plus. Entendons-nous pour un rendez-vous de suivi dans quinze jours ; nous pourrons nous intéresser de plus près à la logistique. Après cela, nous verrons si nous désirons vous faire une offre. Qu'en pensez-vous ?

Quel soulagement ! Je voulais sauter par-dessus la table et prendre Max dans mes bras.

– Ce serait merveilleux ! J'ai hâte de vous revoir.

– Parfait. Je crois que nous avons fini.

Max se leva pour aller discuter avec les autres hommes pendant qu'ils s'en allaient, me laissant seule avec Blake, qui me regardait avec un petit sourire narquois sur son superbe visage, d'un air suffisant. Je ne savais pas si je devais le gifler ou discipliner ses cheveux. J'avais également quelques autres possibilités en tête. Ressentir tant de sentiments antagonistes

envers la même personne, en si peu de temps, me fit douter de ma propre lucidité.

– Vous vous en êtes bien sortie, dit-il en se penchant vers moi.

Sa voix était rauque et suave, ce qui me fit frissonner.

– Vraiment ? répondis-je d'un ton hésitant.

– Vraiment, affirma-t-il. Puis-je vous inviter pour un petit déjeuner ?

Ses yeux s'étaient adoucis, comme si ces vingt dernières minutes à nous affronter n'avaient pas existé.

Perplexe, je fourrai mes notes dans mon sac.

Blake était beau, mais il surestimait ses atouts s'il pensait qu'il allait m'inviter à sortir après un tel numéro.

– Il y a un petit pub très sympa juste en face. On y sert un petit déjeuner irlandais typique.

Je me levai et le regardai droit dans les yeux, ravie de cette opportunité de lui rendre quelque peu la monnaie de sa pièce.

– Ce fut un plaisir, monsieur Landon, mais certains d'entre nous doivent travailler.

* * *

– Il t'a proposé de sortir ? s'extasia Alli au téléphone, tandis que tout New York bruissait et s'agitait derrière elle.

– J'en ai bien l'impression.

J'étais encore sous le choc des événements de la matinée.

– Tu portais ton ensemble de femme d'affaires, celui avec le chemisier bleu ?

– Oui, évidemment, répondis-je alors même que je l’ôtai pour me laisser tomber sur le futon de la chambre universitaire que nous partagions.

– Rien d’étonnant, alors. Tu es une vraie bombe, avec. Et lui, il était comment ?

Blake Landon était l’un des hommes les plus sexy avec lesquels j’avais jamais partagé mon espace, mais il ne semblait avoir aucun respect pour les femmes dans la sphère professionnelle, et cela tempérait sérieusement mon attirance envers lui. En plus, il était dangereusement proche d’entrer dans la liste des dix personnes que je méprisais le plus.

– Aucune importance, Alli. Je ne me suis jamais sentie aussi humiliée.

J’accusai le coup, me remémorant ses provocations jusqu’à son rejet final.

– Tu as raison, je suis désolée. J’aurais aimé être là pour t’aider.

– Moi aussi. Enfin... Et comment s’est passé ton entretien ?

Alli marqua une pause.

– Bien.

– Vraiment ?

– Très bien, en fait. Je ne voudrais pas me porter la poisse, mais c’est plutôt prometteur.

– Excellent.

Je m’efforçai de dissimuler ma déception, bien consciente que cette perspective l’enthousiasmait. Un poste au niveau de la direction commerciale de l’une des plus grandes marques du monde de la mode. Je savais depuis des mois qu’Alli chercherait un emploi à plein temps dès l’obtention de son diplôme, mais l’idée de gérer le site sans elle me déprimait. Sans les moyens d’embaucher un nouveau directeur commercial, j’allais